

Bureau météorologique.

Washington, 13 décembre.—In- dication pour la Louisiane.—Temps beau; plus froid dans les parties sud; légers vents du nord.

A PROPOS DU TRAITE FRANCO-ITALIEN.

Le journal l'Italie a publié la note officielle ci après: Le gouvernement n'a pas manqué d'informer à temps les cabinets amis et alliés de ce qui se passait entre Rome et Paris; et ceux-ci, bien loin de s'en plaindre, ont vu, avec le plus grand plaisir, le rapprochement, sur le terrain commercial, de l'Italie et de la France, le considérant comme un élément de plus pour le maintien de la paix.

C'est précisément cela que les grandes puissances désirent, et tout ce qui contribue à raffermir la paix est considéré, par elles, comme un avantage pour tous. Nous sommes donc en mesure d'affirmer que le rapprochement, sur le terrain commercial, de la France et de l'Italie, est vu de très bon oeil à Londres, à Vienne et à Berlin.

Mgr ZOLA.

Dans son récent et érudite ouvrage «Mélanie ou la Bergère de la Salette», M. A. Schmid fait mention d'un abbé Zola qui fut le directeur de conscience de Mélanie.

Mgr Zola, entré dans l'épiscopat en 1879 et aujourd'hui très âgé, est évêque de Lecce, près d'Otrante, dans la partie la plus méridionale de l'ancien royaume de Naples. Mgr Zola a joué un rôle important dans le fameux procès dit de la Salette, auquel S. Em. le cardinal Perreaud a également été mêlé.

L'ABELLE

—DE LA— NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE:

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00. Un an \$120.00. 6 mois \$60.00. 3 mois \$30.00.

Pour la Belgique, le Canada et l'Étranger, port compris: \$15.15. Un an \$151.50. 6 mois \$75.75. 3 mois \$37.87.

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin. Pour les Etats-Unis, port compris: \$5.00. Un an \$50.00. 6 mois \$25.00. 4 mois \$16.66.

Pour la Belgique, le Canada et l'Étranger: \$8.00. Un an \$80.00. 6 mois \$40.00. 4 mois \$26.66.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'abonner envoient leur mandat aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs mandats par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITEMENTS SUR EXPRESS.

AMATEURS

Perles et Diamants

Le beau monde et la Bourse de la joaillerie sont en émoi. On se serait à moins.

Ne voilà-t-il pas que la science, qui touche à tout, s'avise de produire artificiellement des diamants et des perles? Ce n'est plus un secret depuis hier. Si invraisemblable que cela soit, il paraît que cela est. L'alchimie avait déjà trouvé le secret de faire de l'or avec un peu moins que rien. Voici l'Académie des sciences qui enrégimente avec un sérieux imperturbable la découverte de M. Henri Moissan qui a fabriqué dans son laboratoire du diamant noir et du diamant blanc. Ne criez pas à la supercherie. L'audacieux M. Berthelot vous répondrait que ce sont de vrais diamants.

Presque simultanément, un autre avant, M. Louis Boutan, a fait officiellement annoncer à tout l'Institut assemblé, qu'il avait, lui, obtenu des perles, de vraies perles. Sommes-nous les jouets d'un rêve des Mille et une Nuits?

Un peu avant ces inventeurs, qui font songer à la pierre philosophale de Raymond Lulle, un autre Français, M. Frémy, avait réalisé des rubis dans un creuset et, le lendemain, un de ses émules en chimie, M. Gin, avait, non plus fondu du bauxite, mais volatilisé l'alumine, ce corps réfractaire par excellence, et on a tiré des rubis non pas au kilo mais à la tonne. Un bloc de rubis adressé aux mexicainistes analysés de Berlin a déterminé la délivrance immédiate du brevet au créateur. Que de révolutions industrielles et domestiques dans cette surabondance de rubis! On monte déjà une usine pour en approvisionner la place.

C'est à se demander si la pierre précieuse n'aura pas bientôt vécu? Il n'y a pas à dire, j'ai vu, j'ai touché, j'ai retourné dans tous les sens ces produits de la conception et de la facture de l'homme: il s'en dégage l'illusion la plus frappante, la plus éblouissante, la plus fallacieuse! C'est la démontstration des bijoux. C'est le faux luxe à la portée de toutes les classes. C'est un mirage universel.

Ce sont les Anglais qui ne vont pas être contents! Ils croyaient avoir monopolisé le diamant au pays des Gri-Kona, à quelques lieues du Cap. Ils recueillent avec une apreté jalouse la perle fine à Ceylan, chaque année, au retour de février, et ils la vont chercher ailleurs encore dans le golfe Persique et sur les bords de la mer Rouge. L'huile perlée où qu'elle soit, appelle leur convoitise et remuante activité. Est-ce que cette source de richesses, qui n'habite pas les eaux douces, sera réduite à néant devant la concurrence de la vulgaire et industrielle ballottis? Londres en doute encore et Paris n'est pas tout à fait convaincu.

La perle revêt le plus généralement quatre couleurs. Elle est rose, noir, blanche et grise.

C'est la rose qui est la plus prisée. Il y en a deux merveilleuses de cette couleur rarissime que l'admiration libérale de l'empereur François Joseph d'Autriche a suspendues aux oreilles de La Patti. La noire occupe le deuxième rang au tableau des valeurs. Lors de ses noces d'argent, le baron Alphonse de Rothschild offrit à sa femme deux épaulettes de perles noires que le tout Paris a pu admirer.

La blanche vient ensuite et enfin la grise.

Plus d'un collier de perle a son histoire, son illustration. Je me hâte de noter que le fameux «collier de la Reine» n'était pas de perles mais de diamants qui retournèrent à Besmer. Je veux rappeler en passant les dix rangs de perles que porte, aux grands galas, la reine Marguerite d'Italie et qu'elle tient de sa mère, la richissime duchesse de Gênes: ils sont si épais qu'ils recouvrent toute la gorge.

L'impératrice Eugénie avait un très beau collier; elle dut le vendre après le Quatre-Septembre, et l'acheteuse, au prix de cinq cent mille francs, fut la baronne de Paiva, depuis comtesse de Henckel. Les bijoux de l'impératrice Joséphine—et elle en avait été tant comblée par Napoléon qu'ils ne pouvaient tenir sur une immense table des Tuileries—eurent le même destin. Marie-Louise ne fut pas obligée à pareil sacrifice, et les deux rubis montés en boucles d'oreilles que l'Empereur lui avait offerts à la naissance du roi de Rome, et qui n'avaient pas coûté moins de 400,000 francs furent recueillis par son étrange succession.

Un des plus opulents amateurs de perles et de diamants de ce temps-ci fut le duc de Brunswick, d'une originalité si fantasque. Tous les trois mois et quand il pleuvait, il se faisait conduire aux caves de la Banque de France et, devant lui, faisait défilier et peser les bijoux qui y reposaient enfermés dans des sacs noirs. La vérification durait sept heures!

Un autre amoureux de pierres précieuses fut le prince Demidoff, d'aimable mémoire. Il n'allait pas au bal des Tuileries avec des épaulettes de diamants, comme Brunswick, mais il incarnait à la garde de son épée le Régent. Un soir, le Saucy se desserra. On le croyait perdu, il fut retrouvé vingt-quatre heures après sous une crédenche. L'aventure fit moins de bruit que les quelques perles égarées ou volées de la duchesse de Sutherland!

M. de MORNAY.

Le duc de Mornay met en ordre les papiers de son père. Il y a déjà puisc les matériaux du livre remarquable qu'il a publié sur l'ambassade de son père en Russie lors du couronnement de l'empereur Alexandre II. Il y trouvera les éléments d'une biographie complète.

Tout à tour officier de cavalerie, dandy, industriel, député du Puy-de-Dôme, ami des princes d'Orléans et partisan de M. Guizot, principal collaborateur du coup d'Etat du 2 décembre, ministre de l'Intérieur, ambassadeur et président du Corps législatif, le duc de Mornay est une des physionomies les plus curieuses du siècle. Le précurseur de l'alliance russe n'est pas moins intéressant que l'homme du monde et l'homme d'Etat.

Maintenant que l'étude du second Empire est devenue si à la mode, une monographie détaillée du duc de Mornay est un travail qui s'impose à l'histoire.

Nouvelle application des rayons X.

Les journaux suisses annoncent que M. C. Wuest, à Aarau, avait fait, dans sa clinique privée, une découverte destinée à avoir un grand retentissement dans les cercles scientifiques. Il s'agit de l'application des rayons Röntgen. Jusqu'ici, on pouvait obtenir au moyen de ces rayons une photo-

graphie des parties osseuses seulement. M. Wuest serait arrivé, après beaucoup d'essais, à trouver un procédé permettant de photographier aussi les muscles, les tendons, les ligaments et même les veines avec leurs ramifications multiples.

Ce résultat permettrait de soumettre à l'examen les parties molles du corps, ce qui serait naturellement d'une grande importance au point de vue médical.

La Traction Electrique

SUR LES Chemins de fer aux Etats-Unis.

Dans une de ses dernières livraisons, la «Revue générale des chemins de fer» a publié un résumé des observations faites au cours d'un voyage d'études en Amérique, par un groupe d'ingénieurs de la Compagnie d'Orléans.

Le but de cette mission était de se rendre compte des résultats obtenus en Amérique en ce qui concerne l'application de la traction électrique pour la remorque des trains à forte charge et d'apprécier dans quelles conditions ce système de traction pourrait être employé avec succès à Paris, sur le prolongement de la place Valhubert au quai d'Orsay.

Les établissements visités par la mission française ont été les suivants: à New-York et aux environs, les établissements de M. Sprague, la locomotive électrique d'Hoboken, quatre usines pour la traction des tramways et une pour l'éclairage; à Philadelphie, l'usine Baldwin et l'administration des chemins de fer de Pennsylvanie; à Baltimore, les établissements électriques de la compagnie de Baltimore-Ohio et une usine pour tramways; à Washington, des installations de tramways; à Pittsburg, les usines de M. Westinghouse; une usine pour tramways; à Chicago, l'administration de l'Illinois central et les Métropolitains Ouest et Sud; à Cleveland, les usines de la société Walker et le tramway électrique suburbain de Lorains; à Niagara-Falls, l'usine électrique du Niagara et deux usines annexes; à Buffalo, l'installation des tramways mus par le courant biphasé venant de Niagara-Falls; à Schenectady, les établissements de la General Electric Company; à Boston, le Subway et les tramways électriques; sur la ligne de New-York à New-Haven et Hartford, les installations électriques de Berlin et les sections de Berlin à Hartford et New-Britain.

Les conclusions des observations faites par les ingénieurs français au cours de leur voyage sont les suivantes: «Bien que les exemples de traction électrique des trains lourds soient encore peu nombreux aux Etats-Unis, les applications déjà faites montrent que cette traction, au moins pour de courtes distances, n'est plus arrêtée par aucune difficulté technique.

«Dans les usines existantes pour chemins de fer ou tramways, on produit très économiquement des débits énormes d'énergie électrique sous la forme utilisable à la traction des trains. Il y a beaucoup d'exemples de conducteurs transportant des débits au moins égaux à ceux qu'absorbent des trains lourds et, à Buffalo en particulier, ce transport d'énergie atteint 35 kilomètres.

«La prise de courant par frottement sur un conducteur continu aérien ou voisin du sol, est également résolue pratiquement et il est démontré, par exemple à l'Eleval de Chicago qui avec un troisième rail simplement isolé par des supports en bois paraffinés on peut distribuer un courant suffisant pour la traction des trains sur les chemins de fer les plus fréquentés.

«Enfin, le locomoteur électrique, locomotive ou automobile, a déjà reçu la forme générale, les moteurs et surtout les appareils régulateurs qui permettent de manier des puissances très supérieures à celles que demande la traction des trains les plus lourds du réseau français.»

Le doyen des chantres de France

Un de nos lecteurs nous écrit que le doyen des chantres de France est, sans doute, M. Maximin Briot, chantre à l'église de Fontaine-Fourches (Seine-et-Marne).

M. Briot, qui est dans sa quatre-vingt-dixième année, tient sa place tant comme enfant de chœur que comme chantre au lutrin, depuis quatre-vingt-deux ans. Malgré son grand âge, il possède encore, suivant l'expression de notre correspondant, une voix à faire trembler les voûtes de l'église.

Vente de coffres qui ont été célèbres.

On a vendu l'autre jour au dépôt du mobilier national, rue des Ecoles, à Paris, les caisses qui ont servi au transport de la contribution de guerre de cinq milliards. Amère dérision, ces coffres qui ont vu rouiller l'or dans leurs flancs—dirait cet excellent M. Prudhomme—ont été divisés en deux lots, vendus dix-huit et onze francs....

Dame, il est certain qu'en l'espèce—c'est le cas de le dire—le contenant avait singulièrement moins d'importance que le contenu....

Terrible Accident à New York.

Ecrolement d'un réservoir contenant huit millions de gallons d'eau.

Nombreuses victimes.

New York, 13 décembre.—Le grand réservoir en acier de la Consolidated Gas Company, à l'angle de l'avenue A et de la rue Vingtième, à New York, s'est écroulé ce soir à cinq heures 30, avec un bruit formidable ressemblant à une explosion.

Des blocs de granit et des briques formant une construction haute de cinquante pieds sont tombés comme un château de cartes et ont libéré huit millions de gallons d'eau qui, formant une vague de dix pieds de hauteur, ont envahi le voisinage et semé la mort et la dévastation.

On ne connaît pas encore le nombre des morts et des blessés. On a retrouvé jusqu'à présent deux cadavres, ceux d'Andrew Wendt et de Pius Ham.

John Grap, Catharine O'Connell, Marie Anne O'Connell, Timothy Darrin, John Wagner, William Kane et Charles Quigg sont blessés. Quinze autres personnes, d'après ce qu'on a pu apprendre, sont atteintes plus ou moins grièvement.

James O'Connor, contre-maître d'une fabrique voisine, qui se trouvait dans le sous-sol avec Baum, a disparu. Il a probablement été tué. Le réservoir d'acier avait 175 pieds de diamètre et 160 pieds de hauteur. Il contenait huit millions de gallons d'eau. Une équipe d'ouvriers sous les ordres d'un contre-maître travaillait à le remplir d'eau pour le premier essai.

Il semblait que le réservoir supportait bien l'énorme poids, et les ouvriers commençaient à ranger leurs outils.

La foule était nombreuse dans les rues et les cars étaient remplis. Soudainement, un craquement effrayant s'est fait entendre, et les hommes qui se trouvaient près du réservoir avaient à peine eu le temps d'échapper aux murs rouilés qu'une vague immense les roulait en un instant à des centaines de pieds de distance.

L'eau a envahi les sous-sols, les rez de chaussées et les premiers étages des fabriques et des maisons voisines. Des ouvriers ont été enlevés des fenêtres des fabriques comme des fûts de paille, des femmes ont été arrachées des maisons et presque noyées.

W. J. Logan, de la fonderie Logan, de Green Point, Long Island,

qui construisait le réservoir, est arrivé quelques minutes après la catastrophe.

Il a été immédiatement arrêté. William H. Bradley, mécanicien en chef de la Consolidated Gas Company, conjointement responsable dit-on, a été également arrêté sous l'accusation d'homicide. Leurs cautions ont été fixées à \$10,000 chacune.

Au Sénat.

Un bill a été voté autorisant la Compagnie de chemin de fer Memphis et Choctaw à signer des contrats pour construire des ponts sur l'Arkansas et autres rivières navigables de l'Etat.

M. Simon, le nouveau sénateur de l'Oregon, fait partie des comités des mines, de l'immigration, de réclamations révolutionnaires et d'autres encore.

Il a été aussi accordé le droit de passage à la compagnie de chemin de fer de la Kettle River Valley.

AMUSEMENTS.

St-Charles.

Voilà trois fois de suite que «The Banker's Daughter» est interprétée d'une admirable façon, au St Charles, par la troupe Hopkins, et trois fois de suite, la pièce a été acclamée par les braves unanimes des auditeurs.

Elle est non seulement bien faite et bien charpentée, mais aussi et surtout, le style en est charmant et parfois d'une étonnante énergie. Quant aux variétés qui font la spécialité du St Charles, elles sont plus attrayantes que jamais: «The three little Japs», les animaux dressés par le Prof. Macart qui on adresse et un succès auquel on ne s'attendait pas.

Tulane.

La «Comtesse Valaska» est un grand drame, à la fois historique et patriotique, où figure Napoléon et dans lequel il y a une lutte perpétuelle entre l'amour et le patriotisme.

Cette pièce est pleine de scènes étonnantes qui permettent à une actrice comme Miss Marlowe de donner de nombreuses preuves de ses talents; elle y déploie, en effet, de très grandes qualités, et elle se fait chaque soir bruyamment applaudir. On sait que d'ailleurs elle est très aimée et qu'elle s'est fait de nombreuses connaissances dont elle est fière.

Aujourd'hui en matinée «As You Like It». La «Comtesse Valaska», pour le reste de la semaine.

Académie de Musique.

La «Cavalleria Rusticana» obtient un immense succès à l'Académie de Musique. La salle jusqu'ici est comble, chaque soir.

Ce matin, il y aura une matinée aux prix populaires.

Dimanche prochain, la grande surprise, enfin dévoilée, que nous promettrait M. Hopkins. «La Princesse Olga», œuvre d'un habitant du pays, M. L. E. Cruet, un compositeur distingué, qui fera son chemin dans le monde de l'art. On vante beaucoup les mélodies qui abondent dans «La Princesse Olga», qui sera interprétée par le réservoir avait à peine eu le temps d'échapper aux murs rouilés qu'une vague immense les roulait en un instant à des centaines de pieds de distance.

Théâtre Crescent.

«My Friend From India» continue à attirer la foule au Crescent. La pièce sera reproduite jusqu'à la fin de la semaine, et, nous en sommes certains d'avance, avec un succès qui ne s'affaiblira pas.

Théâtre de l'Opéra Français

Nous sortons d'une splendide représentation de Faust:

Un Faust, un Méphisto, un Valentin, une Marguerite, un Sichel irréprouchables; tous les rôles parfaitement tenus, et avec cela, une riche et splendide mise en scène. Voilà qui peut, en deux mots, donner une idée nette et juste de la représentation. C'est un beau succès dont nous félicitons la direction.

M. Bouxman surtout a produit un effet auquel on ne s'attendait pas. Aussi a-t-il été très chaleureusement applaudi et bisé dans ses couplets du second acte dans le «Tannhäuser».

Le jeudi, premier de «Tannhäuser», avec M. Gibert, qui y a obtenu à Paris de grands succès.

Nous croyons que l'événement de la semaine sera la reprise de «La Fille de Mme Angot», avec grand succès, comme on va le voir. Au premier acte, un tableau que l'on ne connaît pas à Nouvelle-Orléans: «L'échaffaudé du marché des Innocents», et un tableau vivant: unefiguration de plus de 100 personnes. Ajoutez à cela deux grands ballets, dans l'un desquels le corps de ballet exécutera la danse de la Fricassée, le tout sous la direction de M. d'Alessandri.

Comte Analyse de Tannhäuser.

Tannhäuser, un des plus célèbres minneingers, vient de remporter, à peu près, tous les prix dans les concours de chant qui ont eu lieu à Wartburg, vallée de la Thuringe.

Il est admiré, aimé. Près de là est la montagne de Venus. Des sylvains s'entendent avec la déesse du lieu pour entraîner le héros dans leurs cavernes, où il passe sa vie au milieu de plaisirs. A la fin, fatigué de cette vie, il s'échappe des bras des enchanteuses, revient à Wartburg, où il apprend qu'il est aimé d'Elizabeth, la fille du Landgrave.

Un concours de chant à lieu. Tannhäuser trouvant ternes et insignifiants les mélodies des autres très chanteurs, se lance dans une improvisation passionnée où il décrit les plaisirs de l'Amour, tels qu'il les a éprouvés à la cour de Venusberg.

Cette liberté qu'il vient de prendre contrairement à la loi, indispose tout le monde contre lui, et il s'échappe à la mort que par l'intervention d'Elizabeth.

Bientôt après Tannhäuser est touché par le repentir; il entreprend un pèlerinage à Rome, où il vient demander son pardon. Il est déterminé à passer le reste de ses jours au milieu des plaisirs de Venusberg, quand il rencontre Wolfram, qui lui apprend la douleur d'Elizabeth, désemparée de son absence. Justement, les cloches sonnent; elles annoncent un cortège funèbre. C'est celui qui accompagne les restes d'Elizabeth. Tannhäuser demande humblement pardon et expire après avoir demandé son pardon.

Tel est le sujet de la composition qui a le plus contribué à rendre Wagner célèbre. On y trouve développés au plus haut degré toutes les grandes qualités, comme tous les défauts qui caractérisent la musique de Wagner.

La pièce est divisée en trois actes et quatre tableaux.

1er acte—Le Venusberg.—L'enlèvement d'Europe.—Le cygne et Léda.

2e acte—Le Wartburg—Le Palais de Landgrave.

3e acte—La vallée de Wartburg.—Venus.

MOT DE LA FIN.

L'entretien est devenu poétique, et traite des rêves de bonheurs. —Oh! moi, dit un des causeurs, je ne suis pas ambitieux. Je demandais seulement à être content de ma destinée, et même à la trouver supérieure à mes mérites.... Comment faire? Ça n'est pas difficile, lui répond son voisin, tu n'as qu'à te ranger à l'opinion de tes camarades.

heures. A onze heures et demie on vous a vu sortir de la maison avec un paquet sous le bras Et à minuit quarante-cinq, on vous a vu prendre le train express....

—Mais cela est faux, monsieur! Je n'avais aucun paquet. —Vous reconnaissez donc être venu à Tours?

—Eh! oui, monsieur, je suis venu à Tours.

—Qu'y avez-vous fait? —Je me suis promené.

—Vous y étiez arrivé à quelle heure? —Vers huit heures.

—Et de huit heures à minuit quarante-cinq, c'est-à-dire pendant près de cinq heures, qui avez-vous vu qui puisse certifier vos dires? —Personne.

—Comment! Vous n'êtes entré ni dans un café, ni dans un théâtre? —Non, monsieur.

—Vous n'avez pas dîné? —Je n'avais pas faim.

—Voyons, voyons, soyez raisonnable! Vous ne ferez croire à personne que vous avez fait un long voyage, la nuit, uniquement pour le plaisir inexplicable de venir vous promener sur les quais de Tours, en vous cachant de tous les regards, car il paraît que vous vous cachez....

—C'est cependant exact. —Je vous le répète, vous ne le ferez croire à personne, et moi, le premier, je ne me contenterai pas d'une réponse aussi déri-

soire. «Je veux vous tendre la perche. A votre âge, le cœur parle souvent plus haut que la raison; c'est très naturel, et je ne vous en ferais nullement un crime....

Enfin, vous pouviez avoir une maîtresse à Tours que vous désiriez revoir.... Dites-le franchement. Une femme mariée, peut-être?... Elle ne sera pas compromise.... Vous voyez que je fais ce que je peux pour vous sauver du mauvais pas dans lequel vous vous trouvez....

—Je vous en remercie, monsieur. Mais je ne peux dire rien de semblable. Je mentirais. Je n'ai vu personne à Tours, je n'ai parlé à personne. On a pu me voir vers dix heures sur le quai Roire-le-Roy. J'y suis en effet passé. Mais les gens qui prétendent m'y avoir rencontré à onze heures et demie se trompent.

—Oh étiez-vous, alors à onze heures et demie? —J'avais suivi la Loire jusqu'à dans la campagne. Je suis revenu vivement prendre mon train.

—Vous refusez de fournir une explication plus sérieuse, et de donner le motif de votre voyage à Tours? —Cela m'est impossible, monsieur.

Le magistrat fronça le sourcil, et son visage se couvrit d'un masque de glaciale froideur.

Son opinion était faite.

—C'est bien. Mon interrogatoire ne devait porter que sur ce point principal. Ce sera à mon collègue de Tours d'entrer dans le détail et de vous confronter avec les témoins qui vous ont vu.

—On va me conduire à Tours? —Forcément, puisque vous ne pouvez justifier de l'emploi de votre temps.

—Mais, monsieur, cette accusation est insensée. Je suis innocent!....

—Dites-nous, alors, ce que vous allez faire à Tours, et avec qui vous avez passé vos cinq heures? —Je vous affirme, monsieur, que je n'ai parlé à personne et que je me suis contenté de me promener.

—Ce n'est pas sérieux. Je vous répète que des charges terribles s'élevaient contre vous. Des témoins vous ont vu rôder autour de la maison avant le crime, en sortir une fois le crime commis.... Vous comprenez bien que vos explications inacceptables ne peuvent balancer de si écrasantes présomptions. Vous allez rester ici, pendant que je vais procéder à la seconde partie de ma commission rogatoire.

Le juge d'instruction sortit avec son greffier.

Le commissaire de police et l'agent attendaient, immobiles, dans l'antichambre. Le juge, baissant la voix, ordonna à l'a-

gent de garder la porte de son cabinet, et s'éloigna, après avoir fait signe à son greffier et au commissaire de le suivre.

Il montèrent dans la voiture, restée devant le péristyle du Palais, et reprit le chemin du faubourg Madeleine.

Il s'arrêtèrent, de nouveau, devant la petite maison aux volets blancs.

Mme Perrière était rentrée. Elle vint au devant des arrivants.

Le juge d'instruction, plus ému qu'il ne voulait le paraître, considéra quelques instants en silence la figure de la pauvre femme, triste et douée sous ses bandeaux noirs semés de nombreux fils d'argent.

Il s'était découvert. Et sans une parole, laissant dehors ses collaborateurs, il était entré.

Avertie sans doute par son instinct de mère la veuve semblait comprendre que quelque chose de grave se passait. Elle était devenue toute pâle, ses paupières frémissaient, et sous sa robe sévère de lainage noir, son cœur battait à coups retentissants.

Le magistrat, très embarrassé, hésitait. Il comprit enfin que son silence même impressionnait plus que tout la malheureuse femme, et il se décida à parler, d'un ton où il s'efforça de faire passer toute la bienveillante pitié qu'il ressentait:

—Je viens remplir auprès de

vous, madame, une bien douloureuse mission, et je tiens d'abord à vous assurer de toute la respectueuse sympathie que j'éprouve pour vous....

—Mais qu'y a-t-il, monsieur? —Le juge d'instruction sentant à la voix vibrante de son interlocutrice qu'une indicible angoisse tremblait en elle, chercha encore des atténuations.

—Votre fils, madame, sans doute par une de ces imprudences familières aux jeunes gens, et qui ne tardera pas à être élucidée à son honneur, je l'espère, se trouve dans une situation dangereuse.... Des coïncidences fatales, des apparences probablement trompeuses ont fait porter sur lui les regards de la justice....

—Et de quoi l'accuse-t-on? —Il n'est pas encore accusé, madame....

—Mais de quoi s'agit-il? —D'un fait très grave.

La veuve rassemblait à une statue de marbre blanc dont les yeux seuls eussent vécu, des yeux diatés et égarés de folle.

Le magistrat ne pouvait se décider à prononcer le mot d'assassinat.

—Depuis qu'il est en permission, votre fils s'est-il absenté d'Orléans, madame? —Mme Perrière tressaillit, hésita un instant et répondit enfin:

—Non, monsieur. —Vous n'avez pas connaissance de quel ait fait une absence dans

la nuit de vendredi à samedi? —Non, monsieur.

—Il s'est cependant absenté; il est allé à Tours. Il le reconnaît. Vous n'avez pas lu les journaux ces jours-ci, madame? —Non, monsieur.

—Un crime a été commis à Tours, justement la nuit où votre fils est venu.... M. Perrière a été vu dans le quartier du crime: il connaissait